

— Par égard pour vous, je n'ai pas voulu l'écouter ; ainsi vous devez m'en savoir quelque gré.

— Mon ami, dit madame Shelby d'un ton plus doux, pardonnez-moi, je me suis emportée en apprenant cette nouvelle ; mais vous me permettrez d'intercéder pour ces malheureuses créatures. Tom est un noble cœur qui, j'en suis sûre, donnerait au besoin sa vie pour vous.

— Eh ! mon Dieu, je le sais ; mais qu'y puis-je faire ? je ne suis pas libre.

— Consentez à un sacrifice pécuniaire, et j'en supporterai volontiers ma part. Je crois avoir rempli en chrétienne mes devoirs envers ces êtres simples et asservis : je leur ai donné de l'instruction, j'ai veillé sur eux, j'ai sympathisé depuis de longues années avec leurs joies et avec leurs douleurs ; comment oserais-je me représenter au milieu d'eux si, pour un misérable gain, nous abandonnons l'honnête Tom, si nous le séparons brusquement de ceux auxquels nous avons appris à l'aimer ? Mes nègres connaissent, grâce à moi, les obligations de la famille ; comment leur avouer qu'il n'est point de relations, de devoirs, de liens sacrés pour nous, comparativement à l'argent ? J'ai dirigé l'éducation du petit Henri, et vous allez le vendre, corps et âme, à un homme sans moralité ! J'ai dit à Elisa que l'âme était plus précieuse que tous les trésors du monde : quelle confiance aura-t-elle en nous lorsqu'elle nous verra vendre son enfant ?

— Je suis fâchée de vous affliger, Emilie, répondit M. Shelby, mais je vous assure que le mal était inévitable. Il fallait vendre ces deux esclaves, ou les vendre tous. Haley était devenu possesseur d'une hypothèque, et si je ne l'avais apaisé par un compromis, il m'aurait exproprié. J'avais réuni toutes mes économies, emprunté de toutes parts, presque mendié, et le prix de ces deux esclaves était nécessaire pour m'acquitter complètement. J'ai dû les abandonner. Haley avait un caprice pour l'enfant ; il consentait à transiger, à la condition que je le lui vendrais, et non autrement. J'étais en son pouvoir, et il a fallu me résigner. Si vous regrettez que j'aie vendu deux de mes serviteurs, seriez-vous consolée parce que je les aurais vendus tous ?

Madame Shelby mit la tête entre ses mains, et poussa un gémissement plaintif :

— Alors, s'écria-t-elle, malédiction sur l'esclavage ! malédiction sur le maître et sur l'esclave ! J'étais folle de m'imaginer qu'on pouvait tirer quelque bon parti d'une aussi désastreuse institution. C'est un péché que d'avoir des esclaves, j'en ai toujours eu la pensée ; mais je m'étais flattée de rendre la servitude plus douce que la liberté à force de bontés, de soins et d'enseignements : folle que j'étais !

— Ma femme, vous devenez abolitionniste.

— Je l'ai toujours été ; je n'ai jamais considéré l'esclavage comme légitime.

— Vous différez en cela de beaucoup de gens dont on vante la sagesse. Vous vous rappelez le sermon que le ministre a prononcé dimanche dernier.

— J'en ai été indigné ! Les ecclésiastiques ne sont peut-être point dans le cas de détruire le fléau ; mais qu'ils le défendent, cela révolte mon bon sens. Vous-même, vous vous étiez prononcé contre ce sermon.

— Oui, sans doute, reprit Shelby ; mais ce qui arrive m'a prouvé qu'il n'était pas dépourvu de vérité. Je vous le répète, ma chère amie, j'ai été victime de la fatalité, et je me suis conduit aussi bien que les circonstances me le permettaient.

— Hélas ! dit madame Shelby en tournant entre ses doigts sa montre d'or, je ne possède point de bijoux de valeur, mais cette montre ne pourrait-elle